La Pologne vue de France au XVIII^e siècle

Alain Guery

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2842>

DOI : 10.4000/ccrh.2842

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1991

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Alain Guery, « La Pologne vue de France au XVIII^e siècle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 7 | 1991, mis en ligne le 18 mars 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2842> ; DOI : 10.4000/ccrh.2842

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

La Pologne vue de France au XVIII^e siècle

Alain Guery

- 1 L'histoire comparée n'est pas la mieux servie des disciplines ; elle nous manque pourtant au moment même où l'Europe se construit. A la différence de la littérature comparée, elle ne fait pas encore l'objet d'un enseignement universitaire et de recherches approfondies. L'énorme machine mise en place par le C.N.R.S. en France et reprise par la Fédération Européenne des Sciences, traite de la « genèse de l'État moderne » avec un louable souci de ne pas s'en tenir aux juxtapositions hâtives entre l'Angleterre et la France, trop rapidement qualifiées de plus vieux États-nations du monde. Pour autant, ni l'une ni l'autre de ces institutions n'ont cru bon de commencer leurs travaux par un préalable scientifique indispensable : l'accord sur une méthode et des règles scientifiquement déterminées d'histoire comparée. Peut-être entendent-elles prouver que le problème existe dans la confrontation, ce qui n'était sans doute pas nécessaire, pas plus qu'il ne l'était de court-circuiter ainsi de longues recherches en cours qui ne négligeaient pas le double regard croisé, de l'autre et sur l'autre.
- 2 Car la comparaison ne se contente pas de la juxtaposition. Lorsqu'il présente sa candidature au Collège de France en 1934, Marc Bloch l'accompagne d'un opuscule intitulé *Projet d'un enseignement d'histoire comparée des sociétés européennes*. Il définit un tel champ d'études avec beaucoup de réserve, la réserve du sérieux, du grave : « C'est une grave question que de savoir si d'autres sociétés, en d'autres temps et sous d'autres cieux, n'ont pas présenté une structure assez semblable, dans ses traits fondamentaux, à celle de notre féodalité occidentale pour mériter, à leur tour, d'être dites « féodales »¹, écrit-il à l'orée de sa *Société féodale*. L'indispensable histoire comparée, sans laquelle toute généralisation est abusive, est une « grave question » qui ne souffre pas d'être abordée seulement en juxtaposant, ni même en confrontant, mais en s'interrogeant d'abord sur le regard qu'implique une histoire sur une autre histoire.
- 3 N'étant jamais allé en Pologne, n'en connaissant pas la langue, ne sachant de son histoire que ce que j'en avais lu dans les livres disponibles en langues anglaise et française d'historiens polonais comme Gieysztor, Kula, Rostworowski, Rutkowski², et d'auteurs français ayant étudié les relations franco-polonaises comme Alice Chevalier, David Lerer,

Jobert³, rien ne me prédisposait à m'intéresser, en chercheur, à une comparaison entre la Pologne et la France. Pourtant, à la lecture de ces derniers ouvrages, qui mettent en valeur l'intensité des échanges culturels et politiques de ces deux pays, une question d'histoire comparée, grave mais qui me semblait première même si elle paraissait ténue, venait obligatoirement à l'esprit : où donc les grands auteurs politiques français, qui très anciennement s'étaient emparés de l'exemple polonais pour le comparer au cas français, avaient-ils puisé leurs informations sur celui des deux pays qui n'était pas le leur ? Quel statut, quelle place relative donnaient-ils aux informations recueillies sur place, insuffisantes pour avoir une vue d'ensemble, mais capitales dans leurs sentiments, leurs idées et les solutions ébauchées aux problèmes de l'un et de l'autre pays ?

Une définition négative de la Pologne

- 4 Cette documentation de base réunit des historiens, comme Rulhière, des ecclésiastiques tel Hubert Vautrin, des militaires comme Thesby de Belcourt, des aventuriers comme Chevrement, des diplomates, etc. qui tous sont allés en Pologne, y ont voyagé et séjourné. Les graves problèmes politiques de la Pologne du XVIII^e siècle occupent une place essentielle dans l'oeuvre des « économistes » physiocrates et des philosophes français qui vont puiser dans cette documentation, arguments, exemples et comparaisons. L'abbé Nicolas Baudeau pose le problème en ces termes : « ...Comment voulez-vous qu'un État sans autorité tutélaire quelconque, n'ayant à proprement parler ni trésor, ni armées, ni forteresses, ni tribunaux, ni instruction, ni port, ni chemins, ni villes, ni aucune de ces grandes propriétés publiques qui font valoir celles des particuliers, qu'un État sans agriculture digne de ce nom, ne possédant à vrai dire que des terres en friche, à peu de choses près, dans une étendue immense du meilleur sol qui soit en Europe, dont la sixième partie grattée par quelques millions d'esclaves qui sont peut-être la plus malheureuse portion de l'humanité, entretient deux ou trois cent mille petits despotes arbitraires dans une misère oisive et orgueilleuse ; quelques milliers dans la médiocrité, quelques centaines dans un faste mal entendu ; qu'un État enfin, sans arts, sans commerce, sans industrie, et réduit à l'impossibilité physique de s'en procurer, par un défaut absolu de l'ordre et de toutes les parties qui le composent ; comment voulez-vous, dis-je, qu'un tel État ne devînt pas la proie de son ennemi ? »⁴
- 5 La Pologne dans ce texte est définie négativement par tout ce qu'elle n'a pas, ne fait pas, et qui la condamne à ses problèmes présents. D'emblée, avec le cas de la Pologne tel qu'il leur est posé par les Polonais, les hommes des Lumières doivent changer leur manière de procéder. D'habitude, pour faire comprendre à leurs lecteurs les réformes qu'ils souhaitent ou pensent nécessaires, les « philosophes » du XVIII^e siècle envisagent le cas abstrait d'un pays imaginaire, où tout se passe au gré de la raison, ou bien l'exemple d'un pays bien réel mais suffisamment lointain ou mal connu pour que, par contraste, la situation présente de leur pays désigne d'elle-même les points à réformer. L'exotisme provoqué par les descriptions de la Chine, de la Perse ou même de la Russie, puisées dans les récits des voyageurs, rejoint de ce point de vue les descriptions imaginaires des pays d'Utopie. La situation polonaise, sa gravité et son retentissement dans toutes les cours d'Europe, et plus particulièrement en France, rend au contraire ce pays très présent. D'autant que l'intérêt de la famille royale pour la Pologne est ancien. Louis Antoine Caraccioli rappelle que : « Les Français de tout temps prirent part au sort des Polonais, surtout depuis qu'Henri III (alors duc d'Anjou) devint leur roi, et que ces deux nations,

faites pour s'aimer, se donnèrent des reines réciproquement. Chacun sait que Jeanne d'Arquien de la Grange épousa l'immortel Sobieski et Marie Lezinska Louis le Bien aimé »⁵. On pourrait ajouter l'élection ratée du Prince de Conti au trône de Pologne rendu vacant par la mort de Jean Sobieski et les rêves d'accéder à ce trône faits par les Orléans et le duc Louis-Henri de Bourbon, lors de la minorité de Louis XV. Pour de multiples raisons donc, en France, il n'est pas possible aux auteurs de faire comme Alfred Jarry, lorsqu'il déclare dans *Ubu roi* : « La scène est en Pologne, c'est à dire nulle part ».

Un esclave de l'Europe moderne : le paysan polonais

- 6 Vers 1700, dans *La galerie agréable du monde*, publiée à Leyden, on trouve ainsi résumée la situation sociale polonaise : « On dit que la Pologne est l'enfer des paisans, le paradis des Juifs, le purgatoire des Bourgeois, le ciel des Gentilhommes, et la mine d'or des étrangers. » L'enfer des paysans, c'est ce qui frappe d'emblée les voyageurs français en Pologne. Ils constatent l'extrême misère où ils vivent dès l'auberge, la *Karczmas*, que François Dalerac préfère appeler une « hostellerie sauvage », tant parce qu'elle ne ressort pas du commerce mais de l'hébergement de fortune chez l'habitant, que parce qu'elle est extrêmement inconfortable. « Tout le monde se loge là pesle-mesle... La puanteur des chambres, la malpropreté du lieu, le voisinage de la vache, du veau, des poules, des petits enfants, qui y sont pesle-mesle avec le voyageur », ne distinguent pas en effet l'auberge des autres maisons paysannes⁶. Et il décrit l'état pitoyable de celles-ci, avec « leurs toits couverts de chaume ou de planches mal rangées, tous enfumés et noircis parce que les cheminées n'ont point d'autres tuyaux que les trous et les fentes de la chambre ; les murailles qui sont quelquefois de branchages ; enfin le fumier et la boue sous laquelle les villageois sont enterrés... »⁷. « Malgré tout », ajoute Dalerac, « ce qu'il y a de singulier, c'est que tout voyageur, sans distinction d'état et de qualité, entre dans ces maisons et s'y loge... »⁸.
- 7 Moins sensible à cette facilité, Mably insiste au contraire sur l'inconfort matériel. Dans une lettre à Rulhière, envoyée depuis Horocow le 13 juillet 1776, il écrit : « Quel pays que la Pologne ! J'aimerais autant voyager dans la Tartarie. Je suis obligé en conscience de vous en avertir afin que vous ne me fassiez aucun reproche si vous venez nous voir à Horocow. Pour ne pas coucher sur la terre, portez avec vous votre lit, car je ne répondrais pas que vous trouviez de la paille. Pour ne pas mourir de faim et de soif, portez avec vous des vivres, même de l'eau, car les Polonais sont d'une cochonnerie et d'une paresse qui éteignent la plus grossière industrie⁹ ». Moreri, décrivant les paysans polonais dans son *Dictionnaire historique* précise : « Les paysans sont pauvres et misérables, ne possèdent quoy que ce soit au monde ; et sont sujets à des seigneurs qui les traitent avec plus de tyrannie qu'on ne fait des forçats »¹⁰. Gaspard de Tende, sieur de Hauteville, montre comment le paysan, dans l'entière dépendance du seigneur, ne connaît qu'une vie économique autarcique, qui exclut le marché au profit de l'auto-subsistance : « Pour établir un paysan dans une terre ou dans un village, le seigneur luy fait dresser une méchante maison de bois. Il luy donne deux petits chevaux, une vache, des poules, des oyes et du seigle pour en vivre pendant une année : cependant il luy assigne dans le village une certaine étendue de terre qu'il doit labourer pour luy et dont il doit se nourrir. Car tout le bien du village appartient au seigneur »¹¹.
- 8 Moreri et Hauteville font des paysans des esclaves. Le mot sera repris par presque tous les voyageurs et penseurs du XVIII^e siècle. S'ils emploient celui de servitude pour désigner la

condition des paysans, et souvent aussi celui d'esclavage, ils emploient rarement le mot de serfs, lui préférant celui d'esclaves. Jaucourt, dans *l'Encyclopédie*, précise : « La Pologne n'a compté son peuple qu'avec le bétail de ses terres. Le Sénat, qui tient la balance entre le roi et la liberté, voit sans émotion la servitude de cinq millions d'hommes ». Et il ajoute peu après : « On peut vendre également le laboureur et le bœuf »¹². L'abbé Raynal, aussi radical dans le constat, refuse en conséquence de s'émouvoir du sort de la Pologne « qui, n'ayant qu'un peuple esclave au dedans, mérite de ne trouver au dehors que des oppresseurs »¹³. Gilibert, un botaniste voyageant en Lituanie au xviii^e siècle, note que l'extrême misère des paysans les ramène à des comportements économiques de type primitif. « Un paysan lituanien, jeté par la tempête dans l'île de Robinson Crusœ, aurait été peu inquiet de son sort », écrit-il. Puis il décrit comment le paysan produit tout ce qu'il utilise, à partir de ce qu'il trouve à proximité de son village, dans la nature¹⁴. Cette parfaite auto-subsistance ne signifie en rien l'indépendance, mais la misère.

- 9 Hubert Vautrin – un jésuite français qui est devenu précepteur en Pologne – descend encore d'un cran dans la misère des campagnes et en profite pour apostropher les philosophes des Lumières. Il connaît la langue et a fréquenté autant le petit peuple que les nobles : « Philosophes mécréants qui cherchiez l'espèce humaine dans l'état sauvage pour analyser son esprit et ses moralités, que n'alliez-vous la chercher dans les forêts de la Pologne ? Vous l'auriez même trouvé naguère dans la basse-cour d'un seigneur, plus soucieux de la tourmenter que d'en tirer des lumières. Une de ces créatures exposées, parvenues à l'âge mûr dans la société des bêtes fauves, avait été trouvée nue et velue au milieu des neiges, blottie comme un ours dans un tas de foin que l'usage conserve dans les campagnes jusqu'à la fin de l'hiver et conduite garrotée au maître de la terre. Celui-ci n'apercevant pas qu'elle eût fait, dans l'espace de huit jours, aucun progrès dans le langage en fit une bête de somme, et la bête mourut deux semaines après son entrée dans la société des hommes »¹⁵.
- 10 L'*absolutum dominium* des nobles sur les paysans s'exerce sur tous les aspects de leur vie, sans contrepartie. Économiquement, il aboutit à la possibilité d'exiger redevances et travail. La corvée, surtout sur les terres à blé, représente l'essentiel du prélèvement mais pas sa totalité. Les procédés primitifs de culture, sans fumure suffisante et qui épuisent le sol ne permettent pas une augmentation des rendements. En conséquence, on augmente les corvées.

Big men et nation à la fois : la noblesse polonaise

- 11 A l'autre bout de l'échelle sociale on trouve la noblesse. « Il n'y a que la noblesse qui soit considérable en Pologne, le tiers-État y étant presque tout esclave » écrit encore Moreri dans son *Dictionnaire historique*¹⁶. La noblesse polonaise comme toute noblesse, vit pour la guerre et le faste. Son économie propre est dictée par la dépense, dépense de soi et dépense ostentatoire. En 1687, d'Hauteville écrit : « Les gentils-hommes qui doivent aller à l'armée, emploient la meilleure partie de leur bien en belles armes, en beaux chevaux, en beaux habits et en une grande suite de valets. Et comme leur bien ne suffit pas pour faire cette excessive dépense, et qu'on ne leur donne aucun paiement que longtemps après, ils cherchent aussi dans l'oppression du peuple de quoi fournir à tout ce luxe, et à tous ces excès »¹⁷. Dalerac est frappé de la même façon par l'étalage de richesses dont fait preuve la noblesse polonaise convoquée pour une diète générale : « On remarquera

plûtôt dans cette occasion l'esprit d'ostentation et de faste, qui anime les Polonais, lequel ne se trouve point chez les autres nations dans le même degré... »¹⁸.

- 12 Dès la fin du XVII^e siècle, l'armée des nobles est décrite comme source de problèmes. « C'est la plus belle et la meilleure cavalerie du monde, et elle serait invincible si elle estoit plus soumise et mieux payée », écrit Hauteville¹⁹. Et il ajoute : « Lorsqu'on lève les troupes en Pologne, les capitaines ne rançonnent pas seulement les lieux où ils les lèvent, mais ils donnent peu de chose aux soldats et leur retiennent ce que la république leur a fait distribuer, trouvant toujours assés de moyens injustes de ne leur rendre pas ce qu'ils ont reçu pour eux. Ce qui fait que les soldats se portent plus cruellement et plus impunément au pillage, sans que les officiers osent les empêcher parce qu'ils leur montrent eux memes ce mauvais exemple »²⁰. Puis il conclut : « Il est certain que les Polonais seroient invincibles s'ils estoient bien disciplinés. Car ils sont si endurcis qu'ils considèrent les Allemands comme des peuples délicats »²¹.
- 13 L'efficacité militaire de cette noblesse est discutée d'abord pour sa manière de faire la guerre : « Par un funeste attachement à leurs anciennes coutumes, les Polonais s'arment et font la guerre aujourd'hui comme leurs ancêtres la faisaient il y a deux siècles », écrit Eon de Beaumont²². Et Jaucourt rappelle qu'« en vain la Pologne se vante d'une noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de 100.000 hommes : on a vu 10.000 russes... disperser toute la noblesse polonaise assemblée en faveur de ce prince (Stanislas)... On a vu dans d'autres occasions cette armée nombreuse monter à cheval, s'assembler, se révolter, se donner quelques coups de sabre et se séparer tout de suite »²³. « C'est donc l'armée la plus nombreuse et la plus inutile... », poursuit-il. « On verroit dans un besoin plus de 100.000 gentilshommes monter à cheval pour ne connoître que la discipline qui leur conviendrait ; pour se révolter, si on vouloit les retenir au-delà de quinze jours dans le lieu de l'assemblée sans les faire marcher ; et pour refuser le service, s'il falloit passer les frontières »²⁴.
- 14 L'armée n'a pas d'approvisionnement régulier prévu et vit donc sur le terrain. « Chacun pille à droite et à gauche », écrit Thesby de Belcourt, un officier français au service de la confédération de Pologne, qui note en pleine guerre : « Nous ne trouvions sur la route que des gens occupés de leur intérêt personnel, absolument disposés à lui sacrifier celui de la patrie »²⁵. Et Thesby de Belcourt, à l'opposé des développements de nombre de « philosophes » sur la valeur et le patriotisme des nobles de Pologne, met en cause leur incompétence militaire et leur premier souci de paraître. Regnard va dans le même sens de l'absence de sérieux militaire de la noblesse polonaise : « Vous voyez toute la petite noblesse monter à cheval et se rendre à l'armée : elle y demeure tant que les provisions durent qui consistent en une centaine de petits fromages durs comme du bois, une tinette de bois, et quelqu'autre chose de cette nature ; et lorsque cela est consommé et qu'ils ont mangé l'argent de leurs chevaux, ils s'en retournent chez eux »²⁶.
- 15 Si en principe il n'y a qu'une seule noblesse en Pologne, dans les faits, l'égalité n'existe pas. Les nobles aisés (les magnats) ont une richesse qui n'a rien de comparable avec la « noblesse qui est réduite à servir, à cultiver la terre, à faire valoir le champ et la basse-cour ; et qui ne laisse pas de conserver au travers ses haillons une fierté espagnole, et un principe de liberté comme si c'était la postérité de l'ancien peuple romain... » Ces nobles laboureurs ou même sans terre» passent pour les plus méchants, les plus revêches, les plus raffinés de toute la Pologne » écrit Dalerac en 1700, qui les rapproche des nobles gascons et normands de France²⁷. A ce niveau, l'ostentation et le faste relèvent de la prétention : « Le gentilhomme campagnard... a voulu qualifier son château du mesme

nom (que celui des autres nobles) : ainsi par un abus bien établi, toute maison de Noble est appelé Devour (*Dwór*), cependant la plupart de ces maisons ainsi honorées d'un grand titre, sont des nids à rats, des Métairies, des maisons des fermiers, toutes de bois, enfermées d'une enceinte de pieux fort hauts, qui font toute leur clôture et leur distinction »²⁸.

- 16 D'autres, n'ayant même pas de terre, se mettent au service des nobles les plus riches. Ceux-ci entretiennent jusqu'à des centaines de ces gentilhommes, pour la gestion de leurs biens, le service de leur cour ou de leurs soldats. Le noble ne déroge pas en servant un autre noble, serait-il valet ou palefrenier. Dalerac décrit ainsi les membres du Sénat : « un Sénat composé de Seigneurs indépendants, maîtres de leur destinée, traînant après eux une foule de domestiques ou de pensionnaires, faisant telle dépense qu'il leur plaît, même des troupes sans en rendre compte à personne ; on les voit venir à la cour et au Sénat avec trois ou quatre cents hommes, troupes réglées en armes, gentilhommes à cheval qui escortent leurs carrosses... »²⁹. Soixante quinze ans plus tard, un autre voyageur Louis-Antoine Caraccioli, fait la même observation sur les très nombreux cortèges des grands seigneurs³⁰.
- 17 Chaque grand seigneur entretient ainsi une véritable cour, devant laquelle il démontre son rang supérieur par l'étalage de sa richesse et de sa libéralité. Nous sommes dans la logique du don en échange de la reconnaissance du pouvoir, au risque de la ruine. Parlant d'une de ces fêtes nobles où s'exprime ce type d'échanges, le chevalier d'Eon écrit : « Vraisemblablement, le lendemain d'un pareil étalage doit être quelquefois fort triste pour son auteur : mais l'usage prévaut, la raison et les frayeurs de l'indigence n'opposent que de faibles barrières au luxe et à la prodigalité »³¹. L'expression ostentatoire de cette richesse a son pendant dans l'expression patrimoniale. « Les biens patrimoniaux consistent principalement en paysans », écrit Claude Jordan³². Et passant de la noblesse aux paysans, Pierre Joubert ajoute : « L'abondance est presque toujours à côté de la pauvreté »³³.
- 18 Le roi élu est couronné avec un faste qui défie celui des plus grands rois absolus, en particulier le roi de France. Et, alors qu'en France, la pratique du don de terre s'atténue jusqu'à cesser presque entièrement dans la première moitié du XVII^e siècle, les observateurs français du XVIII^e siècle s'étonnent de la voir non seulement perdurer en Pologne, mais être organisée pour perdurer. Les *starosties* doivent être distribuées par le roi en récompense des services rendus à la République polonaise. Ces terres, attribuées à titre viager, représentent encore 16 % du territoire au XVIII^e siècle. Le roi élu, par ses pratiques, et du point de vue économique, est un roi archaïque, qui fige la gestion du territoire dans une conception patrimoniale dépassée, dont le but est de garantir la possession de la terre aux privilégiés nobles et ecclésiastiques (le roi possède 3 % du territoire, et attribue 16 % des autres terres royales sous forme de *starosties*. L'Eglise possède 17 % des terres. Tout le reste appartient à la noblesse). Jaucourt conclut sur la noblesse polonaise : « On y voit en un mot une image blafarde des mœurs et du gouvernement des Goths... L'indépendance de chaque gentilhomme est l'objet des loix de ce pays, et ce qui en résulte pour leur liberum veto, est l'oppression de tous. On voit dans ce royaume des grands partageant la puissance du monarque, et vendant leurs suffrages pour son élection et pour soutenir leur pompe fastueuse. On ne voit en même temps point d'argent dans le trésor public pour soudoyer les armées, peu d'artillerie, peu ou point de moyens pour entretenir les subsides, une faible infanterie, presque aucun commerce... »³⁴.

Dépenses ostentatoires et auto-subsistance : deux économies liées

- 19 Dans ces conditions, on ne voit pas bien où et comment les nobles fastueux et dépensiers décrits par les mêmes auteurs trouvent les biens de luxe nécessaires à l'exercice de leur pouvoir et de leur genre de vie. Hauteville note l'absence de moulins à papier et à draps et plus généralement le peu de manufacture qui existe en Pologne : « Cependant ils en pourraient avoir facilement... Ainsi ils gagneraient eux-mêmes tout ce que les étrangers gagnent sur les draps et les cuirs qu'ils leur portent. Il n'y a point aussi de pays où l'on use plus de cuir, puisque tout le monde y porte des bottes, puisqu'ils ont presque tous des carrosses ou des chariots couverts de cuir. Mais les Polonais, au lieu d'apprêter eux-mêmes les peaux de toutes ces bêtes qu'ils tuent, souffrent que les étrangers les leur viennent enlever, pour les apprêter dans leurs pays d'où ils les leur rapportent ensuite, et leur vendent bien cher ce qu'ils ont eu à bon marché »³⁵. Hubert Vautrin renchérit : « Pour embellir sa maison, orner ses équipages, décorer sa personne, le Polonais est obligé de prendre en pays étranger les embellissements et les embellisseurs, d'y sacrifier le produit annuel de ses terres, de manière que c'est l'Allemand, le Hollandais, l'Anglais, le Français qui subsistent des fruits de la Pologne et de son agriculture »³⁶. L'artisanat de luxe (voitures, broderies, orfèvrerie), le commerce des produits de luxe sont le fait des étrangers, Allemands surtout. Pour acquérir ces produits, la noblesse a fondé toute l'économie de ses domaines sur le blé et les bois, exportés en grande quantité par acheminement sur la Vistule vers Gdansk. Ce commerce permet à une bourgeoisie peu nombreuse de vivre dans cette ville et quelques autres, en profitant du « droit d'étape ». Ce sont des intermédiaires parasites et non des commerçants actifs. N'étant en rien armateurs, ce sont des Hollandais ou des Anglais qui profitent essentiellement, après les nobles, de ce commerce du blé et du bois, blé conçu comme culture d'exportation, bois et cuir comme richesses naturelles d'exportation.
- 20 C'est pourquoi, l'économie d'échange est très limitée à l'intérieur de la Pologne. Dalerac écrit que les paysans « sont chaussés et nourris pour rien, les bois sont à l'abandon, leurs maisons ont un potager bien entretenu, ils font un grand nourrissage de basse-cour et ont toujours cinq ou six pots à leur feu ; ils sont exempts de maltôte et de toute contribution, ne payant qu'un léger tribut à leur gentilhomme en guise de taille, avec les corvées de leurs travaux trois ou quatre jours de la semaine »³⁷. Ce sont les paysans aussi qui sont requis pour transporter le blé, par bateau ou chariot, vers les lieux d'embarquement pour l'étranger. Le service domestique du maître est fait par les mêmes paysans. Pour transporter le courrier, dresser un chien pour la chasse, refaire une charpente, le noble réquisitionne ses serfs. Les femmes de ceux-ci, les enfants même sont réquisitionnés, pour filer, pour battre le grain. Pratiquement, hormis pour les objets de luxe, jamais le noble ne fait appel au marché. Quant au paysan, il vit en auto-subsistance. Hubert Vautrin le remarque : « ... Ce qu'opère le commerce intérieur, c'est ce qu'on ne voit guère en Pologne. S'il y a des travaux, ils sont sans fruit, s'il y a des denrées, elles sont sans valeur ; les privations sont forcées. La classe la plus nombreuse n'a que ses bras, dont le travail est gratuit ; le fruit de ses sueurs se borne à l'aliment le plus grossier. Voilà déjà la plus grande partie qui n'achète rien et ne vend rien : si elle vend, c'est quelque animal comestible, si elle achète, c'est de la bure, un bonnet, quelques aunes de toile et de l'eau de vie... Il n'y a que les Juifs, les artisans et les domestiques qui soient dans la nécessité

d'acheter du blé ou du pain, encore reçoivent-ils la plupart le salaire de leurs travaux en nature »³⁸. Les nobles exigent parfois des commerçants et des artisans des prestations directes. Les peines des tribunaux sont établies en fournitures de biens et de services.

- 21 L'image que donnent de la Pologne les voyageurs français qui la parcourent au XVIII^e siècle est celle d'un pays économiquement et socialement très en retard sur le reste de l'Europe. Tout part de la noblesse. Elle est, à elle seule, toute la nation polonaise et comme telle, placée au centre de l'image que se font ces voyageurs de la vie économique polonaise, comme elle est au début de la chaîne de causalité qui aboutit au constat de son retard. Économiquement, la noblesse tient tout, décide de tout. Elle n'est en rien une noblesse d'affaires, mais au contraire elle obéit strictement à un ethos propre à son ordre qui place la consommation de luxe et la dépense ostentatoire au cœur même de son comportement économique. Le jeu de pouvoirs, de reconnaissance de pouvoir, au sein même de cette noblesse nombreuse et diversifiée quant à sa richesse, est un renfort permanent de cet *ethos*. La position particulière du roi en Pologne lui interdit une quelconque domestication de cette noblesse, selon les modes définis par Norbert Elias dans ses grands livres sur « le processus de civilisation ».
- 22 A côté de cette économie noble fondée sur la dépense et le luxe, l'économie paysanne offre un contraste total, par la misère qu'elle révèle. D'un côté, la noblesse tient le paysan en esclavage, exporte des biens primaires, blés, bois ou matières premières pour importer des produits de luxe, de l'autre le paysan est contraint au travail et ne consomme qu'une faible part de ce qu'il produit. Entre les deux grands groupes, inégaux en nombre et en puissance, qui forment le peuple de Pologne, la séparation est totale, y compris économiquement. Le marché n'existe que marginalement ; le prélèvement contraint, et le plus souvent donc en nature ou en travail, remplace le marché. Les échanges économiques ne s'établissent pas sur les marchés, selon des normes économiques, mais par la contrainte, selon les normes de la domination sociale. Une totale apathie économique règne en Pologne. Dalerac remarque : « Le Polonais ne se trémousse de rien, ne songe qu'à vivre de ce que la nature lui fournit autour de sa maison, sans vouloir se donner le moindre soin pour faire valoir le négoce, et sans être touché d'aucune envie d'en profiter... »³⁹.

Spécificité et retard polonais

- 23 Le raisonnement de ces auteurs suit un parcours très semblable. Dans un premier temps, ils isolent la spécificité polonaise dans leurs descriptions. Elle leur apparaît remplie de contradictions. Jaucourt, dans son article de *l'Encyclopédie* s'en fait l'interprète. D'abord, un constat : « Au premier coup d'oeil on croirait que la Pologne jouit de la plus parfaite liberté ; mais cette liberté n'existe que pour les nobles et les seigneurs, qui lient les mains de leur monarque afin de pouvoir exercer impunément sur leurs vassaux la tyrannie la plus cruelle tandis qu'ils jouissent eux-mêmes d'une indépendance et d'une anarchie presque toujours funeste au repos de l'État ; en un mot, par les *pacta conventa*, les seigneurs polonais s'assurent que le roi ne les troublera jamais dans l'exercice des droits, souvent barbares, du gouvernement féodal, qui subsiste aujourd'hui chez eux... »⁴⁰. Puis plus loin, il introduit les éléments de contradiction : « La dignité royale avec le nom de république ; des lois avec l'anarchie féodale ; des traits informes de la république romaine avec la barbarie gothique, l'abondance et la pauvreté. » Pour conclure : « Le comble de l'esclavage et l'excès de la liberté semblent disputer à qui détruira la Pologne : la noblesse

peut tout ce qu'elle veut. Le corps de la nation est dans la servitude »⁴¹. Dans un second temps, ces mêmes auteurs examinent sous un tout autre angle la situation polonaise. Il ne s'agit plus de spécificité, mais de retard. Retard économique : « Il faut établir une fois pour toutes qu'il n'y a ni poste, ni chevaux de louage, ni carrosses publics, ni coches, ni bateaux ; ces sortes de voitures publiques sentant la maltote, selon le génie polonois, et nuisant à la liberté, que ces Républicains estendent jusques à ne pas vouloir fortifier leurs villes, rétablir les chemins, paver les rues, parce qu'il faudrait lever un impost pour en faire la dépense »⁴². Mais aussi retard culturel, qui va de pair : « dans ses guerres, elle a recours à des ingénieurs étrangers. Elle n'a point d'école de Peinture, point de théâtre, l'Architecture y est dans l'enfance, l'Histoire y est traitée sans goût ; les Mathématiques peu cultivées ; la saine Philosophie presque ignorée ; nul monument, nulle grande ville »⁴³.

- 24 La Pologne du xviii^e siècle dans ces textes d'abord, c'est une sorte de France d'antan, une France telle qu'on l'imagine entre Moyen Âge et xvii^e siècle, avant Louis XIV. A preuve l'étonnante stabilité des institutions et des mœurs de ce peuple. Dans son *Histoire générale de la Pologne*, Pimpie de Solignac écrit des Polonais : « Ce sont encore les mêmes coutumes, les mêmes lois, les mêmes privilèges, la même forme de gouvernement qu'au temps où ils s'érigèrent en République. Immobiles dans un coin de l'Europe, ils n'ont senti le contre-coup d'aucune des révolutions qui y sont arrivées. Ils ont eu part à ses guerres, et ils n'ont pris les manières ni des peuples qu'ils ont vaincus ni de ceux qui ont eu l'avantage de les vaincre. Tout a changé autour d'eux, et ils se retrouveront les mêmes qu'ils étaient il y a près de quatre siècles »⁴⁴. Exemple par sa stabilité, la Pologne en est restée au Moyen Âge ; au xviii^e siècle, c'est un pays en retard.
- 25 En face des témoignages, les « économistes » français du xviii^e siècle éprouvent une gêne. Ils dénoncent la misère des paysans, leur condition d'esclaves (ils préfèrent eux aussi ce mot à celui de serf). Ils voient que la clé est dans le système social archaïque qui règne en Pologne. Mais par les conseils qu'ils donnent, on voit vite qu'ils s'éloignent des données strictement économiques du problème. Parce que physiocrates, les « économistes » ne peuvent conseiller au roi une politique mercantiliste qui au moins serait une réponse à celles que pratiquent tous les voisins de la Pologne. Le roi le pourrait-il d'ailleurs sans s'attirer la fureur des nobles ainsi lésés dans leurs échanges. Parce que libéraux, ces « économistes » mettent en oeuvre une nouvelle idée de la nation et de la place que l'État y occupe, idée déjà au delà de la conception de la nation qu'implique le mercantilisme, qui est lui-même la traduction économique de l'idée de nation telle qu'elle s'était développée en France et en Angleterre entre la fin du xv^e et le milieu du xviii^e siècle.
- 26 La Pologne n'est pas, de ce point de vue, une nation ; elle n'a pas intégré la dimension économique qu'implique toute construction nationale, pas même sous cette forme mercantiliste telle que l'ont théorisée Laffemas et Montchrétien, que l'a appliquée Colbert et que la contestent les Physiocrates, au nom d'une autre idée de la nation et de la vie économique qui s'y inscrit. En regardant la Pologne à travers le témoignage des voyageurs du xviii^e siècle, ce n'est pas seulement son retard que voient les « économistes » et « philosophes » français du xviii^e siècle, ce sont aussi les étapes historiques où elle n'est pas encore entrée, alors qu'eux cherchent déjà à en sortir. C'est dire leur pessimisme. C'est en jouant à l'articulation de la spécificité et du retard que des solutions paraissent envisageables. Aussi, à la manière de Rousseau s'inscrivant en faux contre Mably et pronant l'extension du sentiment républicain et national dans le peuple polonais à tous les Polonais à partir du modèle noble tel qu'il existe, c'est par l'impôt que

Baudeau veut résoudre les problèmes économiques et politiques de la Pologne. Il souhaite voir établie une taxe directe territoriale qui permettrait les seules dépenses militaires, diplomatiques et d'équipements (routes, canaux) nécessaires à toute nation. Mais pour rendre la perception de cet impôt la moins coûteuse possible, il envisage d'utiliser l'institution villageoise, propriété du noble ou de l'ecclésiastique, comme base de perception : « C'est encore un avantage parmi vous que tout gentilhomme, tout ecclésiastique, est capable de connaître le revenu de son territoire »⁴⁵. Mais ce faisant, il commet une erreur grave. Les Physiocrates sont sans doute les premiers penseurs de ce qu'aujourd'hui nous appelons le développement via la productivité et la croissance. Economistes, ils ne pensent pas que le développement d'un pays n'est qu'un problème économique. Mais depuis que le docteur Quesnay théorisant la vie économique de la ferme s'est aperçu qu'elle n'obéissait pas aux mêmes lois que celles défendues par le mercantilisme, l'accent mis désormais avec succès sur la production a masqué l'imprudent élargissement de l'analyse micro-économique à l'analyse macro-économique. Le revenu du village polonais comme unité de base de la vie économique ne s'obtient pas de la même façon que le revenu d'une grande ferme des environs de Paris, le changement quantitatif dans l'unité de base masque un changement qualitatif de nature qui ne permet pas à la solution préconisée par Baudeau de réussir. Ce que les « économistes » physiocrates découvrent dans les témoignages des voyageurs français visitant la Pologne au XVIII^e siècle, ce n'est plus l'image d'un développement possible et amorcé, mais d'un développement bloqué, arrêté et ils ne savent pas vraiment trouver où il faut agir pour relancer le système. Alors, comme pour les actuels pays au développement contrarié, comme pour les pays développés en crise d'aujourd'hui, ils pensent à l'éducation, à la préparation de l'avenir.

Des caractères propres à la Pologne et à la civilisation européenne

- 27 Les voyageurs et penseurs français qui écrivent sur la Pologne au XVIII^e siècle, à partir de ce qu'ils ont vu sur place, le font selon deux axes différents. Le premier est déjà ancien au XVIII^e siècle ; c'est celui du caractère naturel propre à chaque peuple, à chaque nation en donnant à ce dernier mot un sens non exclusivement politique qu'il avait alors. La nation, c'est d'abord la *natio*, l'endroit et le groupe où nous sommes nés, et la nationalité, mot qui n'existe pas avant le XVIII^e siècle en français, est avant tout la naturalité. La naturalité associe les liens du sang et les caractères de l'endroit où nous sommes nés, selon une conception traditionnelle de la vie, qui renvoie à un ordre naturel, s'oppose à un ordre volontaire, donc politique dans le sens où nous entendons ce mot, de ce qui fonde le groupe. C'est pourquoi la naturalité dans cette conception initiale, et le mot même en témoigne, ne s'acquiert pas. L'activité et la volonté humaine n'y sont pour rien. Ceci ne signifie pas non plus que l'ordre naturel s'oppose à un état de civilisation. Il l'inclut, au contraire, dans un ordre spontané qui se serait établi dans le respect de la nature des choses de la vie et des rapports sociaux qui en découlent nécessairement. En cela, il est conforme à la seule volonté de Dieu et l'homme n'y peut théoriquement rien changer. Ainsi, la plupart des textes antérieurs au XVIII^e siècle où sont traitées les questions de la nation, de la naturalité (nationalité) comme appartenance à un peuple, à une nation, au sens qu'a ce mot avant la seconde moitié du XVIII^e siècle, expriment la croyance en une harmonie voulue par la nature entre une personne, le peuple dont elle fait partie, le pays

où elle vit et le pouvoir politique dont elle dépend. Ainsi, une personne, un peuple, une nation sont d'abord identifiés par des caractères naturels ou « nationaux », qui pour nous, ne relèvent pas tous de ce que nous considérons sous le terme de nature, ni sous le terme de nation.

- 28 Encore au XVIII^e siècle, cette caractérologie est présente dans la culture des penseurs, écrivains, artistes ou savants. Le Polonais y apparaît avec des manières de paysan : il est timide et intellectuellement dédaigneux, il parle facilement différentes langues, porte un costume avec de longs pans, a tendance à se voûter, il a du goût pour l'aristocratie, souffre de hernie (la pratique du cheval peut-être ?), vit dans un pays boisé, est hésitant à la guerre, supertitieux, élit son maître, fait des excès d'ouvrages défensifs, passe son temps à se quereller, ressemble à un ours et meurt dans une auge. Le Français est frivole, patient mais bavard, intellectuellement prudent, poupin, apte aux choses militaires, change souvent de costume, il est fourbe, a le goût de la guerre, souffre de maladies qui lui sont propres, vit dans un pays bien cultivé, est machiavélique à la guerre, croit en la bonté divine, a pour maître un roi, est encombré par ses marchandises, passe son temps à intriguer, ressemble à un renard, et meurt au combat. Ne nous étonnons pas alors de trouver dès 1697 dans le *Mercurius historicus* : « Le ciel n'est pas plus éloigné de la terre, que les coutumes des Français, leurs mœurs et leur forme de gouvernement diffèrent du gouvernement établi en Pologne... »⁴⁶.
- 29 Mais on trouve un autre axe d'analyse de la situation polonaise dans ces témoignages français du XVIII^e siècle, celui qu'il faut bien appeler du non-développement de la société polonaise, à condition de bien préciser ce que la notion de développement veut dire alors. Parce que les Physiocrates français jouent un rôle dans l'histoire intellectuelle de la Pologne du XVIII^e siècle, qu'ils ont été appelés par les magnats les plus éclairés de ce pays afin de lui porter secours par leurs avis mais aussi par des programmes, il ne faudrait pas faire de la Pologne un pays sous-développé au sens où nous l'entendons, de la France un pays développé, et de Dupont de Nemours un expert venu de ce dernier pour éclairer de ses conseils et aider par la mise en place de nouvelles institutions et organismes. Il y a certainement de tout ceci mais en germe, dans cette histoire polono-française de la seconde moitié du XVIII^e siècle et il est important de la voir sous cet angle, à condition de ne pas prendre le risque, par projection rétrospective de ce que nous connaissons aujourd'hui, de tomber dans l'anachronisme.
- 30 Au XVIII^e siècle, l'histoire telle qu'on l'écrit tend à intégrer les mœurs et les institutions. L'idée de développement est d'abord empruntée à la biologie. Charles Bonnet emploie le mot pour la première fois du point de vue de cette discipline, en 1754. Les philosophes des Lumières empruntent la notion en faisant de l'histoire le lieu du développement de l'homme, et de ce fait elle y rejoint celle de progrès, dans l'idée de perfectibilité. L'histoire ne s'explique plus par les caractères naturels des peuples mais, au contraire, le développement de l'individu comme celui de la nation explique le caractère qu'ils prennent dans leur histoire.
- 31 On comprend mieux l'hésitation des analyses françaises sur la Pologne au XVIII^e siècle. Elles partent de textes et de témoignages encore imprégnés de la logique des caractères naturels des peuples pour alimenter une question soulevée par l'importante crise polonaise : comment sortir de cette crise ? Au moment même où la définition de la nation change en France, la Pologne offre un contraste avec l'ancienne conception du roi incarnant la nation, mais aussi avec la nouvelle idée que le peuple doit l'incarner. En Pologne, c'est l'aristocratie qui incarne toute la nation polonaise, mais aussi, qui forme à

elle seule la nation polonaise. Il en résulte qu'une conception solidaire de la société qu'implique l'idée neuve de nation, que la Révolution française mettra en œuvre, est bloquée encore plus sûrement en Pologne qu'en France, car le roi n'y est pas en position d'arbitre entre des corps, et il ne peut réduire ou contenir la noblesse qui impose un *ethos* dont la conception segmentaire des relations sociales est la conséquence évidente. La spécificité polonaise est la source même de son retard et ce retard est à l'origine de ses problèmes du moment. Parties des caractères propres à la Pologne, les Lumières françaises du xviii^e siècle arrivent à l'idée d'un avenir qui ne peut être que commun, qui ne peut renvoyer qu'à cette autre idée neuve : La civilisation – sans qu'on songe alors, qu'un jour, le mot pourra être employé au pluriel – et que c'est pour y parvenir que les pays du monde doivent se développer.

NOTES

1. Marc BLOCH, *La Société féodale*, Paris, Albin Michel, 1968, p. 13.
2. Aleksander GIEYSZTOR, éd., *Histoire de la Pologne*, Varsovie, P.W.N., 1971 ; Witold KULA, *Théorie économique du système féodal. Pour un modèle de l'économie polonaise, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris/La Haye, Mouton, 1970 ; Emmanuel ROSTWOROWSKI, *Autour de la couronne de Pologne*, 1959 ; Jan RUTKOWSKI, *Histoire économique de la Pologne avant les partages*, Paris, 1927.
3. Alice CHEVALIER, *Claude-Carloman de Ruhlière, premier historien de la Pologne. Sa vie et son œuvre historique*, Paris, Domat-Montchrestien, 1939 ; David LERER, *La Politique française en Pologne sous Louis XV*, Toulouse, 1929 ; Ambroise JOBERT, *Magnats polonais et physiocrates français*, Paris, 1941.
4. Abbé Nicolas BAUDEAU, *Lettres historiques sur l'état actuel de la Pologne et sur l'origine de ses malheurs*, lettre 3, Amsterdam/Paris, 1772, pp. 78 et 79.
5. Louis-Antoine CARACCIOLI, *La Pologne, telle qu'elle a été, telle qu'elle est, telle qu'elle sera*, Varsovie et Poitiers, 1775, p. 2.
6. François DALERAC, *Mémoires du Chevalier de Beaujeu*, Amsterdam, 1700, pp. 141-142.
7. *Ibidem*, p. 175.
8. *Ibidem*, p. 143.
9. Lettre citée par Alice CHEVALIER, *op. cit.*, p. 153.
10. MORERI, *Dictionnaire historique*, tome IV, p. 188.
11. Gaspard de TENDE, Sieur de HAUTEVILLE, *Relation historique de la Pologne*, Paris, 1687, p. 231.
12. JAUCOURT, *Encyclopédie*, art. Pologne, tome 12, pp. 927 et 930.
13. Abbé RAYNAL, *Tableau de l'Europe*, 1774, p. 16.
14. GILIBERT, « Tableau de l'économie rurale en Lituanie », in *Séances publiques de la Société royale d'agriculture de la généralité de Lyon, tenue le 5 janvier 1787*, Genève et Lyon, 1788, pp. 65 à 80.
15. Hubert VAUTRIN, *L'observateur en Pologne*, Paris, 1807. L'auteur a voyagé dans les années 1770. Son texte a été repris dans *La Pologne du XVIII^e siècle, vue par un précepteur français*, Paris, Cammann-Lévy, 1966, p. 66.
16. MORERI, *Dictionnaire historique*, tome IV, p. 87.
17. Gaspard de TENDE, *op. cit.*, p. 433.
18. François DALERAC, *op. cit.*, p. 433.
19. Gaspard de TENDE, *op. cit.*, p. 232.
20. *Ibidem*, p. 225.

21. *Ibidem*, p. 260.
 22. Charles d'Éon de BEAUMONT, « Description de la Pologne », dans *Les loisirs du Chevalier d'Éon*, 1774, I, pp. 202 et 215.
 23. JAUCOURT, *op. cit.*, p. 932.
 24. *Ibidem*, p. 929.
 25. THESBY de BELCOURT, *Relation ou journal d'un officier français au service de la Confédération de Pologne*, Amsterdam, 1776, p. 244.
 26. Jean-François REGNARD, *Œuvres*, 1750, p. 226.
 27. François DALERAC, *op. cit.*, p. 228.
 28. *Ibidem*, p. 174.
 29. *Ibidem*, p. 228.
 30. Louis-Antoine CARACCIOLI, *op. cit.*, p. 61.
 31. Charles D'EON de BEAUMONT, *op. cit.*, p. 245.
 32. Claude JORDAN, *Voyages historiques de Pologne*, tome VIII, Paris, 1701, pp. 72-73.
 33. Pierre JOUBERT, *Histoire des révolutions de Pologne*, Paris et Varsovie, 1775, tome I, p. 34.
 34. JAUCOURT, *op. cit.*, p. 932.
 35. Gaspard de TENDE, Sieur de HAUTEVILLE, *op. cit.*, 2^eme éd., 1697, pp. 284-285.
 36. Hubert VAUTRIN, *op. cit.*
 37. François DALERAC, *op. cit.*, pp. 175-177.
 38. Hubert VAUTRIN, *op. cit.*, p. 102.
 39. François DALERAC, *op. cit.*, p. 213.
 40. JAUCOURT, *op. cit.*, tome 11, 1765, p. 738.
 41. *Ibidem*, tome 12, p. 931.
 42. François DALERAC, *op. cit.*, pp. 138-139.
 43. JAUCOURT, *op. cit.*, tome 12, p. 932.
 44. P.J. PIMPIE de SOLIGNAC, *Histoire générale de la Pologne*.
 45. Abbé Nicolas BAUDEAU, *Avis économique aux citoyens éclairés de la République de Pologne sur la manière de percevoir le revenu public*, p. 47.
 46. *Mercure historique*, mars 1697, p. 245.
-

AUTEUR

ALAIN GUERY

Alain GUERY est chargé de recherche au Centre de Recherches Historiques.